II.

SÉANCE DU SAMEDI 19 NOVEMBRE 1988

tenue à l'Université de Lausanne (Dorigny) sous la présidence de M. Denis KNOEPFLER

Le Groupe romand a été endeuillé — et avec lui tout le *nomen Latinum* — par le décès, survenu le 13 septembre 1988, de Jean BÉRANGER, membre fondateur. A la demande du président, M. François PASCHOUD, professeur à l'Université de Genève, a évoqué la carrière aussi originale que brillante de ce grand professeur et savant, homme de cœur et de conviction. Voir la notice du même auteur dans cette revue (p. 18) et celle, un peu différente, que publie *Gnomon*, 61, 1989 (à l'impression).

Trois communications étaient à l'ordre du jour :

I. — M. Jean-Michel CROISILLE, professeur à l'Université de Clermont-Ferrand, *La Villa des Papyrus à Herculanum : découvertes anciennes, espoirs actuels.*

Plusieurs publications récentes viennent opportunément attirer à nouveau l'attention du public sur la Villa des Papyrus d'Herculanum. En effet, divers chercheurs s'intéressent à la décoration du monument, réenseveli après les relevés du XVIII[e] siècle, mais dont on songe à reprendre l'exploration selon des méthodes modernes. D'autre part, l'étude des papyrus connaît un nouvel essor depuis près de vingt ans grâce aux efforts de Marcello GIGANTE et du Centre d'Études sur les papyrus installé à Naples.

La reconstruction de J.-P. GETTY à Malibu en Californie peut donner une idée de l'aspect de cette villa qui figure au premier plan parmi les demeures de loisir disséminées autour du golfe de Naples et bien étudiées par J. D'ARMS. L'extraordinaire collection de sculptures, tant en bronze qu'en marbre, a été récemment étudiée par M. R. VOJCIK, en même temps que les quelques fragments de peintures provenant de la villa. Cette collection, maintenant très bien présentée au Musée national de Naples, pose plus d'un problème, par son éclectisme stylistique d'abord, mais aussi et surtout par ses rapports éventuels avec l'idéologie du ou des propriétaires. Ceux-ci sont toujours identifiés en général avec les Pisons, et cette théorie reste la meilleure, malgré les hypothèses quelque peu aventureuses de M. R. WOJCIK. Quant au « programme » décoratif auquel semble correspondre le *corpus* des sculptures (dont les emplacements sont assez souvent douteux et discutés), il faut en chercher apparemment la clé dans des oppositions antithétiques comme celles que propose D. PANDERMALIS : contraste entre *res priuata* et *res publica*, *vie contemplative* et *vie active* ou encore *culture* et *nature*. Sans prétendre apporter une solution définitive (surtout si l'on songe au caractère fragmentaire du matériel), des progrès considérables ont été accomplis dans ce domaine, assez comparables à ceux de K. SCHEFOLD dans l'exégèse de la peinture murale.

M. GIGANTE a présenté naguère à Paris l'ambitieux programme d'étude des papyrus et fait le point sur les principales œuvres déchiffrées, parmi lesquelles on sait que Philodème occupe une place prépondérante. La revue *Cronache Ercolanesi* et la collection *La Scuola di Epicuro* témoignent de l'activité des chercheurs. Tout particulièrement les études sur le *Peri parrhesias*, le *Peri semeion*, le traité *Sur le bon roi selon Homère*, et enfin la *Poétique*, sont de première importance. Il ne faut malheureusement pas trop attendre, semble-t-il, des *uolumina* non encore déroulés, comme l'indique A. FACKELMANN, mais on peut espérer que le reste de la bibliothèque, notamment les papyrus *latins*, sera un jour découvert, et cette perspective est tout à fait excitante pour les historiens de la littérature latine.

II. — M. Dino BELLUCCI, professeur au Gymnase de la Cité à Lausanne, JULIEN L'APOSTAT imitateur de David : *La lecture du discours sur l'Hélios-Roi*, par Jean PIC DE LA MIRANDOLE.

Jean PIC de la MIRANDOLE, dans son commentaire de 1489 au psaume XVIII (XIX), v. 5 : *In sole posuit tabernaculum suum...*, affirme que Julien a imité David sur le point central de son discours, c'est-à-dire dans l'affirmation que le soleil visible est la ἕδρα, le siège, du Soleil intellectuel. Dix ans plus tôt, Marsile FICIN, dans son *Orphica comparatio solis ad Deum*, avait fait appel à l'image biblique du *Tabernaculum* pour inviter le lecteur à voir le Soleil supracéleste dans le soleil qui brille dans le ciel. Ces insignes représentants de l'humanisme mettaient ainsi la culture solaire d'origine hellénistique en rapport direct avec celle d'origine biblique et rapprochaient les textes profanes qui parlent de la théologie solaire de ceux contenus dans la Bible. L'exégèse des passages où la Bible se sert d'images tirées de la lumière pour illustrer les réalités divines en était influencée en conséquence. Dans le schéma bien connu des quatre sens de l'Écriture — littéral, moral, allégorique et anagogique — l'allégorie traditionnelle, construite sur l'image du *Tabernaculum*, avait un caractère christologique et aboutissait à voir dans le soleil la figure du Verbe Incarné. A cette interprétation habituelle du verset, PIC ajoute l'*expositio physica* ou *naturalis* du texte biblique, arrivant à voir, avec Julien, dans le soleil visible, l'image du Fils du Bien.

L'*expositio physica* présente l'avantage de montrer comment le message solaire biblique se recoupe avec celui de la sagesse ancienne de la *prisca theologia*, témoignée par les auteurs de l'Antiquité qui nous redonnent l'écho de la pensée de Zoroastre, Orphée, Hermès Trismégiste, Pythagore, et en substance, par les *mysteria platonicorum*. Dans ce contexte de la théologie de la lumière, l'auteur biblique et l'auteur profane parlent le même langage, celui des figures et de l'allégorie, parce qu'ils s'efforcent d'imiter la nature qui, dans son aspect visible, a été conçue par son créateur comme un reflet des réalités invisibles. L'*usus allegoricus* de la nature, à la manière de Julien, est donc conforme aux intentions du créateur. En effet, PIC trouve la clé pour une lecture allégorique de la nature, qui soit fidèle au *spiritus creator*, dans la « théologie phénicienne » qui avait inspiré Julien, tout comme FICIN avait déjà suivi dans son *Orphica comparatio* le précepte pythagorien d'interpréter la Lumière par la lumière. C'est encore cette même théologie qui lui fait découvrir le nœud, *nodus*, de l'univers en suivant la pensée de Julien, et lui permet de combler l'écart qui sépare le sensible de l'intelligible. Le soleil en effet, est le *tabernaculum* de l'acte de lumière intellectuelle et par conséquent manifeste l'existence d'un rapport intrinsèque entre la lumière intellectuelle pure et la lumière visible qui en est l'acte dans le monde des apparences. C'est la lumière de ce Fils du Bien qui brille dans les rayons du soleil céleste et qui communique par eux ses dons de vie, d'intelligibilité et de stabilité au monde sublunaire.

A partir de ces considérations, PIC développe l'aspect anagogique de son exégèse, qui le mène jusqu'au deuxième Soleil — l'*Intellectus* dans le sens propre du terme — et par lui au *Pater luminum*, le premier Soleil qui le contenait virtuellement. Le deuxième Soleil, en effet, dans les mots de Julien que PIC cite, est πάντα ὅμοιος, *omnino similis*, au Père et PIC refuse l'accusation d'arianisme que FICIN avait fait peser sur la doctrine du Verbe proposée par Julien.

III. — M. Jean-Paul DESCOEUDRES, professeur associé à l'Université de Sydney, *La mission archéologique australienne à Pompéi : recherches dans la maison dite des Chapiteaux Peints.*

Depuis le début des fouilles à Pompéi en 1748, trois cinquièmes environ de la ville ont été dégagés, comportant quelque 700 maisons. Mais à peine une douzaine d'entre elles ont été publiées jusqu'à présent; et la situation est aggravée par la détérioration toujours plus rapide de ce site, par suite de la pollution atmosphérique et du tourisme de masse, mais aussi de tremblements de terre comme celui de novembre 1980. On estime que plus de trois-quarts des peintures qui jadis décoraient les parois des maisons pompéiennes sont aujourd'hui perdues, la plupart sans avoir jamais été relevées.

Un projet dénommé « Häuser in Pompeji-Pompeian Houses » fut lancé en 1975 sous l'initiative du professeur V. M. STROCKA, alors directeur de l'Institut archéologique allemand à Berlin, en collaboration avec la supérintendance archéologique de Pompéi. Son but est de publier les maisons qui ont été dégagées au courant des deux siècles passés et qui sont dans un état de conservation suffisamment bon pour justifier un pareil travail. Un catalogue comprenant une cinquantaine de maisons fut établi en 1975. A l'heure actuelle (fin 1988), deux de ces maisons sont publiées et une douzaine sont en passe de l'être. Parmi ces dernières se trouve aussi la « Maison des Chapiteaux Peints » (ou « Maison d'Ariane »), la première de quatre demeures dont s'occupe l'équipe australienne qui, depuis 1978, participe à ce projet international (voir le dernier rapport préliminaire dans *Rivista di Studi Pompeiani*, 1, 1987, p. 11-37).

Avec plus de cinquante pièces au rez-de-chaussée, deux péristyles et une surface d'environ 1.850 m^2, il s'agit d'une des plus grandes maisons de Pompéi. Construite vers 200 av. J.-C. et agrandie environ un siècle plus tard, elle subit de graves dégâts lors du tremblement de terre qui, le 5 février 62, détruisit une grande partie de Pompéi. Toute la maison fut décorée à nouveau après cette catastrophe, et les parois de l'*atrium* et du *tablinum* furent revêtues de plaques de marbre jusqu'à une hauteur de 1^m85, au-dessus desquelles la décoration était peinte. Exception faite de quelques fragments de plâtre et de quelques goujons et tasseaux au moyen desquels les plaques de marbre étaient fixées aux parois, cette décoration avait déjà complètement disparu quand la maison fut excavée en 1833. Les fouilleurs en inférèrent que les propriétaires de la maison avaient dû retourner dans leur maison après l'éruption catastrophique du Vésuve le 24 août 79, qui ensevelit Pompéi sous une couche de 4 à 5 m. de cendres et de scories. Ce n'était pas la première fois que l'absence des objets qu'on s'était attendu à trouver amenait à conclure que certains habitants de la ville avaient réussi à retourner dans leur demeure pour en retirer au moins les objets les plus précieux. Le succès de cette théorie, qui depuis longtemps est devenue l'*opinio communis*, a peut-être été facilité par la description plutôt paisible que nous a laissée Pline le Jeune de l'éruption du 24 août 79. Cependant, les recherches volcanologiques de ces dernières années prouvent, sans laisser place au moindre doute, l'impossibilité d'un tel retour des Pompéiens sur la liste enfoui de leur cité. Les comparaisons avec des éruptions plus récentes suggèrent au contraire qu'il aurait été très difficile pour les habitants d'identifier l'endroit où avait existé la ville avant le 24 août et tout à fait impossible d'entrer dans les maisons. Le placage de marbre dans la « Maison des Chapiteaux Peints » a donc dû être démantelé *avant* la catastrophe finale. Après avoir complètement refait le décor de leur maison à la suite du tremblement de terre de 62, les propriétaires furent obligés d'abandonner l'*atrium* et les pièces qui l'entourent. On ne sait pas quelle a été la raison de leur décision, mais il est probable que celle-ci fut provoquée par un événement bien précis. Dans une des pièces qui s'ouvrent sur l'*atrium*, les peintres venaient de terminer la décoration de la zone supérieure des parois et de préparer la surface de la zone du milieu quand, soudainement, les travaux furent interrompus pour ne jamais être repris. On ne peut guère alors s'empêcher de penser à un second tremblement de terre ayant eu lieu peu avant l'éruption de 79. Bien qu'aucun auteur ancien ne mentionne cet événement, sa réalité a depuis longtemps été postulée par Karl SCHEFOLD dans ses travaux sur la peinture pompéienne.

COMPTE RENDU DES SÉANCES
DU GROUPE STRASBOURGEOIS

I.

SÉANCE DU SAMEDI 26 MARS 1988

Président : M^lle^ DANGEL

Samedi 26 mars 1988, à 14 h. 30, le Groupe strasbourgeois des Études latines s'est réuni à l'Université des Sciences Humaines de Strasbourg (Esplanade, Bâtiment V, salle 118) pour écouter une communication de M. Yves LEHMANN, assistant à l'Université, sur le sujet suivant : « *A la recherche des sources de la* theologia tripertita *de Varron* ».

Étaient présents : M^lle^ DANGEL, MM. HENTZ, GIRARD, KOCH, KRAEMER, KRETZ, WALTER, M^lle^ DION et M^me^ GOUILLART.

Étaient excusés : MM. SCHILLING, FREYBURGER, HEIM, LAGARRIGUE.

Voici le résumé de cette intervention :

Le bilan du tour d'horizon de la critique universitaire — de J.B.C. d'ANSSE DE VILLOISON (1788) à B. CARDAUNS (1976) — concernant la genèse de la division varronienne entre théologie fabuleuse, théologie naturelle et théologie civile s'avère plutôt décevant, sinon dérisoire. En dépit des solutions souvent ingénieuses qui ont été proposées par les uns et par les autres, aucune certitude absolue, aucun indice positif ne permettent d'avancer le moindre nom de philosophe ou de penseur qui aurait imaginé un montage intellectuel d'une telle imbrication — pas plus d'ailleurs qu'il n'est possible de la faire remonter à une école, voire à une époque précises.

En vérité, la théologie tripartite à laquelle renvoie le Réatin constitue un cadre d'étude, une grille d'analyse universels, connus au moins depuis la période hellénistique, mais qui ont été réactualisés par les élites romaines de la fin de la République — conscientes que la vieille religion des *maiores*, fondement social et politique de l'État, se trouvait gravement adultérée par l'apport mythique des Grecs ainsi que par la réflexion philosophique — également venue de Grèce — qui les obligeait à repenser sur des bases nouvelles le problème de la nature des dieux.

II.

SÉANCE DU SAMEDI 7 MAI 1988

C'est dans la grande salle du Conseil municipal de la Mairie de Breisach-am-Rhein que le Groupe strasbourgeois des Études latines a été invité par son homologue d'Outre-Rhin.

Ont participé à cette rencontre : M^lle^ DANGEL, M^me^ DUBOIS, M^lles^ DION et OUDOT, MM. FREYBURGER, HEIM, HENTZ, GAILLARD, GIRARD, LAGARRIGUE, LEHMANN, KRAEMER, KRETZ et M^me^ GOUILLART ainsi qu'un groupe d'une dizaine d'étudiants.